

Eleonora Sablina, *150 let pravoslavija v Japonii. Istorija japonskoj pravoslavnoj cerkvi i ee osnovatel' arxiepiskopop Nikolaj* [150 ans de présence orthodoxe au Japon. L'histoire de l'Église orthodoxe japonaise et son fondateur l'archevêque Nicolas], M. – SPb., Dmitrij Bulanin, 2006, 528 p. — ISBN 5-91022-026-8

Le titre même de cet ouvrage donne l'ampleur de ce travail qui participe à la fois de la réappropriation de l'histoire russe et de la réhabilitation de l'orthodoxie dans l'espace postsoviétique. Historienne et universitaire, Eleonora Sablina restitue ainsi l'épopée missionnaire dans l'Archipel du Soleil Levant à travers l'apostolat de Nicolas (Ivan Kassatkin, 1836-1912) et son legs d'une Église orthodoxe nipponne encore méconnue.

L'architecture du livre est chronologique. Dans sa préface, l'auteur propose un bref et utile rappel de l'apparition et de la diffusion du christianisme dans le paysage spirituel nippon du milieu du XVI^e siècle avant de présenter la vague missionnaire orthodoxe du milieu du XIX^e siècle dont le « civilisateur » Nicolas fut l'artisan ; cinq chapitres développent la genèse, le fonctionnement, les épreuves (la Guerre russo-japonaise de 1904-1905), le rôle culturel et enfin l'héritage contemporain de cette église méconnue, forte aujourd'hui de trois diocèses et de soixante-neuf paroisses. Enfin une riche annexe d'archives – notamment une correspondance inédite et le fonds jusqu'alors inaccessible de l'Église orthodoxe du Japon – complète le corps du texte.

Dans un Japon à peine entr'ouvert où l'Étranger se divise en « civilisé » et « barbare », la Russie appartient au second groupe. La loi qui interdit la conversion au christianisme ne sera abrogée qu'en 1873. Néanmoins l'A. montre comment la personnalité du père

Nicolas, arrivé dans l'archipel à l'été 1861, a favorisé l'essor de l'orthodoxie dans un Orient « païen » et longtemps replié sur lui-même. D'emblée, le hiéromoine étudie longuement la société qu'il veut « tourner vers Dieu » ; il étudie notamment la langue japonaise afin de mener à bien son œuvre missionnaire. N'entreprend-t-il pas bientôt d'écouter les prêches des bouddhistes et la littérature orale des conteurs publics ? En outre, il comprend que, pour déjouer l'hostilité des autorités comme la défiance de la population locale face à une scolastique exogène, les acteurs de l'évangélisation doivent être les Japonais eux-mêmes. Le père Nicolas fonde ainsi un clergé local, une autorité collégiale et une communauté active, parce qu'elle doit « indigéniser », c'est-à-dire s'approprier, l'orthodoxie – la mission consulte chaque paroisse à propos de traductions et développe une iconographie nipponne.

En dépit du manque de moyens, des élèves sont non seulement scolarisés, mais envoyés en Russie. Et au-delà de la conversion des âmes, c'est précisément l'ouverture des esprits sur le monde signifiée par l'orthodoxie que l'A. entend établir ici. Les recherches d'Eleonora Sablina font apparaître une mission spirituelle initiale qui devient peu à peu un véritable foyer culturel : le séminaire fondé à Tokyo par le père Nicolas est un institut de traduction (Pouchkine est ainsi traduit pour la première fois en japonais dans l'un des quatre périodiques de la mission) ; l'école met en scène la littérature russe, tel *Le Revizor* de Gogol en 1903, mais également la littérature chinoise classique et nipponne. Au fil de quelque cinquante ans de présence au Japon, l'œuvre missionnaire se fait orientaliste, pose les fondements de la slavistique, crée une Église pérenne locale et plus largement renoue le dialogue des cultures dont le célèbre *Naufrage et tribulations d'un Japonais dans la Russie de Catherine II* (1782-1792) de Katsuragawa Hoshū¹ – absent de la bibliographie trilingue, « choisie » il est vrai –, s'était fait l'écho involontaire. Par l'orthodoxie, le père Nikolai a contribué à l'ouverture de l'archipel et à réactualiser les connaissances mutuelles des deux empires circonvoisins.

1. Katsuragawa Hoshū (1751-1809) assista aux interrogatoires auxquels fut soumis Kōdayū à son retour au Japon et s'en inspira pour écrire le voyage de ce dernier en Russie. Achevé en 1794, le texte resta inaccessible jusqu'en 1937. Voir *Naufrage et tribulations d'un Japonais dans la Russie de Catherine II* (1782-1792), introduction, trad. et notes de Gérard Siary, postface de Jacques Proust, Paris, Chandeigne, 2004, p. 430.



Cathédrale Saint-Nicolas, Tokyo. © Rie Ueno (2011)

Pour l'A., l'orthodoxie a joué encore un rôle essentiel aux heures sombres de la Guerre russo-japonaise (1904-1905) en maintenant un espace de dialogue entre les deux nations ennemies. En effet, faisant fi des accusations d'espionnage et de la propagande d'une Amicale anti-russe très active, le père Nicolas demeure dans l'archipel, signifiant ainsi à tous la singularité et la primauté de sa pastorale face à la politique russe. Spontanément, le missionnaire exhorte ses paroissiens à ne pas agir par hostilité, mais à défendre la Patrie, à ne pas céder à la haine de l'Autre, mais à l'amour des leurs, comme il organise, après la victoire nipponne, une Amicale orthodoxe de soutien aux prisonniers de guerre (quelque 72 000 soldats et marins) dont 464 mourront en captivité. Là où la diplomatie a échoué, l'œuvre missionnaire donne peut-être les plus beaux fruits de la guerre : outre les conversions à l'orthodoxie qui se poursuivent (656 en 1904, 627 en 1905), des familles japonaises, orthodoxes comme bouddhistes, entretiennent jusqu'à ce jour les cimetières et les tombes russes à travers l'archipel (Himeji, Nagasaki, etc.).

Paru à l'occasion du 150^e anniversaire de l'orthodoxie nipponne, cet ouvrage constitue un précieux état des lieux de l'Église contemporaine, devenue autonome depuis 1969. Mais au-delà de la richesse et du grand intérêt de cette étude, le lecteur pourra regretter que l'A. n'ait pas emprunté quelques chemins – en apparence – de traverse pour éclairer son propos. Le travail d'Eleonora Sablina n'aurait-il pas gagné à mettre l'œuvre missionnaire locale en regard avec d'autres terrains, telle la Corée ? De même, parfois trop événementielle, l'histoire de l'Église orthodoxe nipponne présentée, sur laquelle saint Nicolas du Japon étend son ombre tutélaire, oublie de mettre en perspective l'expérience humaine double que signifie l'évangélisation. Ainsi aimerait-on en savoir plus sur le point de vue du converti et d'éventuelles interactions entre shintoïsme et orthodoxie ou bouddhisme et orthodoxie ; en effet, les documents en annexe, d'un intérêt variable, peuvent bien faire état du nombre de baptêmes, mais ne rendent pas compte de la pratique néophyte. Par ailleurs, qu'en a-t-il été des difficultés de traduction ? Certes, l'A. évoque l'importance de la traduction pour le père Nicolas qui s'exerce à cet art difficile, quatre heures tous les soirs, avec « son constant et unique auxiliaire » Pavel Nakaï (p. 82), mais elle ne s'attache guère à nous présenter ce truchement, pourtant essentiel, ni les choix opérés. Il suffit de se rappeler que, déjà au XVI^e siècle, le terme même de « Dieu » fourvoyait les esprits : le

choix de *Dainichi* (« Grand Soleil ») par le catéchumène Anjirō identifiait le christianisme à une vulgarisation du bouddhisme de la secte Shingon et l'introduction du *Deus* latin par le Jésuite François Xavier renvoyait par son homophonie à *daiuso* (« grand mensonge »). Parler la langue locale ne présuppose pas de la capacité à établir une terminologie religieuse fondée sur la connaissance de l'Autre et sur un travail complexe. Enfin, d'un point de vue pratique, une seule carte figure en page 164 : les diocèses et les paroisses de l'Église actuelle ; une autre carte, retraçant la « route » missionnaire empruntée au fil des deux vagues de christianisation, puis la diffusion de l'orthodoxie au Japon eut aidé le lecteur à systématiser les données. Il est dommage également que les riches annexes soient indexées sous le seul titre de « Documents » dans la table des matières, au détriment de la visibilité des sources et de la commodité du lecteur.

Ces quelques points suffisent à montrer le vif intérêt suscité par cet ouvrage d'E. Sablina qui contribue à réévaluer l'œuvre missionnaire, comme l'ont entrepris, ces dernières décennies nombre de travaux sur l'histoire des missions chrétiennes. Ce portrait de la foi vivante d'un homme à la fois témoin et acteur de l'ouverture du Japon nous touche, qui rappelle encore combien le chemin vers soi passe par l'altérité : pour l'œuvre féconde de sa mission extérieure, Ivan Kassatkine, l'illuminateur du Japon, comme un tropaire le célèbre désormais, est devenu Saint Nicolas égal des apôtres. Et en 1912, dans une Tokyo endeuillée et peut-être une réciprocité symbolique, le mikado a fait déposer une couronne de fleurs à l'attention de celui qui, avant de traverser la Sibérie pour le Japon, avait déjà vu cette terre, par les yeux de l'esprit, « telle une fiancée qui attendrait que j'arrive un bouquet à la main ».

Dominique Samson Normand de Chambourg
INALCO